

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 71 (1932)  
**Heft:** 13

**Artikel:** Ah ! Ces damettes !  
**Autor:** Décaillet, Joseph  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-224499>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 08.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**



# CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ  
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :  
Pache-Varidel & Bron  
Lausanne

ABONNEMENT :  
Suisse, un an 6 fr.  
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :  
Agence de publicité Amacker  
Palud 3, Lausanne.

## RONDEAU DE SAISON

Aussi beaux que des Apollons,  
Le jour de leur Réception,  
les garçons  
Dans leur tout premier pantalon  
long,  
Tenant leur psautier neuf en main,  
Vont à la Confirmation.  
Demi-hommes, demi-gamins  
faquins,  
Les beaux garçons, longs et taquins !  
Devant les fidèles assemblés,  
Orgueil de toute leur famille,  
les filles,  
En longs voiles immaculés,  
Pour aujourd'hui point ne babillent ;  
gentilles,  
Vont à la Confirmation.  
Alors, que d'exclamations  
d'admiration  
Les font rougir d'émotion.  
Puis, au temple sont arrivés  
Filles, garçons ; garçons et filles,  
bien « mies ».  
Au Bon-Dieu leur cœur ont donné.  
Leur beau regard ingénu brille,  
scintille.  
Maintenant, gais comme des pinsons,  
Egrenant au vent leurs chansons  
s'en vont  
Filles « mies » et beaux garçons !  
Cyprien.



## FAUT QUE TOT LO MONDO VIVE

« E bin su que l'è veretâbliâ cllia raison.  
Faut que tot lo mondo vive... et mè  
assebin. Quemet desâi Louis à Matou.  
quand l'avâi zu sa crèvena. L'avâi reincontrâ  
Pierro Gouguenon que lo vayâi tot moindro,  
tot fliappi, avoué dâi botse de crèvafam et  
bllianc quemet dâo sèrè. Et Pierro Gouguenon  
lâi fâ dinse :

— Mâ, mon pouro Luvi, on tè preindrâi po  
onna fantouma. T'a età malado ?

— Oi, i'è età prâo maubin grantenet, i'è zu la  
grippa, mâ l'affère l'a bin verî.

— Mâ, quaise-tè, et qu'a-to fé ?

— Su zu à la consurta âo mândzo. M'a accutâ  
bin adrâi.

— Ouaih !

— De bî savâ. M'a cotâ cinq franc. Lè lâi é  
baillî de bon grâ. Faut bin que vive, lo mândzo,  
è-te pas veré ?

— Et aprî ?

— Aprî ? Su z'u vè l'apotiquiéro que m'a pre-  
parâ de l'onguicet et pu de la mestion. I'è  
payî dhî franc. Faut que vive assebin, l'apot-  
iquiéro, âo bin...

— Et du çosse ? T'a prâi lè remîdo ?

— Quaise-tè, Gouguenon ! Sant lé. Lè z'âi pas  
prâ. Mè faut vivre assebin, mè, âo quie !

\*\*\*

Mâ voliâvo vo parlâ de ion de noûtrè prècaut,  
lo Fritz à Clliotson, que l'è lî que minne la cou-  
moûna. L'è quemet lè vî, onna boûna bite que  
medze pas lè patte. Mâ po payî, pouro z'ami !  
Lâi faut reccliamâ dâi z'annâie doureint cein que  
dâi et, po fini, vo dit dâi mouf de boune raison  
que vo z'eimpliant la tita. Aprî, quand bin vo  
z'a rein baillî, vo vo z'ein allâ ein bin lo rema-  
cheint. Lâi a dâi dzein dinse, et pu mè rondzâ se  
n'è pas la veretâ !

Fritz à Clliotson l'avâi principalameint la bre-  
lâre de bâire à crédit dein lè doû cabaret dâo ve-  
lâdzo. Faillâi adî marquâ su l'ardoise, marquâ su  
l'ardoise que cein bourlâve noûtrè carbatî. Prin-  
cipalameint que cllia serpeint de Fritz l'etài on  
prècaut, adan vo sède. Appriheindâvant de lo  
vére arrevâ.

Ne vaitcè-te pas qu'onna balla demeindze,  
mon Fritz arreve vè lo carbatî-mimero-ion  
avoué onna troppa de dzein. Sè site vè lo courti  
iô lâi avâi dâi trâblîe et sè met à coumandâ dâo  
boutsî. Lo carbatî-mimero-ion ein etài tot eim-  
bêtâ, po cein que savâi que foudrâi marquâ su  
l'ardoise.

De la part de lé de la tserrâie, lo carbatî-  
méméro-doû risâi à veintro débôtenâ de peinsâ  
que lo Fritz n'etài pas venu vers li.

Cein mourgâve lo carbatî-mimero-ion. Adan,  
quand l'antz zu bu lâo premîre botolhie, ie fâ  
dinse à Fritz :

— Vo faut bin m'estiûsâ, clliaô monsî ! Su  
pas tant atsalandâ stâo teimps. Mè botolhie l'ar-  
revant quasâ âo bet. N'è pas quemet Vèvon,  
l'autro carbatî, que l'a reçu l'autr'hî dâi tièce de  
botolhie à soulâ tot lo Grand Conset. Se vo vo-  
liâvi dâo tot bon, vo porrâi pâo-t-ître vo z'agor-  
mandâ tsî lî.

— Vâi mâ, fâ Fritz, te sarâi pas dzalâo s'on  
lâi allâve ?

— Ouaih ! on sè comprend. Faut que tot lo  
mondo vive ! Allâ pi !

Et sti coup, l'è Vèvon que l'a marquâ su l'ar-  
doise.

Marc à Louis.

## DÉSARMEMENT

COMMENT vous représentez-vous une  
frontière ? On est tenté de se l'imagi-  
ner par un mur crêté de tessons ou par  
des fils de fer barbelés, des tranchées soigneuse-  
ment dissimulées sous des épines. Eh bien ! les  
Etats-Unis et le Canada projettent d'établir, sur  
les 3000 kilomètres de frontière qui séparent ces  
deux Etats, une zone fleurie qui sera un merveil-  
leux jardin, une promenade splendide, un éden  
véritable. Les plus beaux bégonias seront culti-  
vés dans cette longue et riante plate-bande, où  
nul n'osera plus cherrer. Il y aura, par-ci par-là,  
des parcs joyeux, des jardins parfumés. Est-ce  
que vous ne trouvez pas cela ravissant ? Est-ce  
que cela n'engage pas à la confiance réciproque,  
à la bienveillance, à l'amitié ? Oh ! si les fron-  
tières pouvaient cesser d'être une barricade par  
dessus laquelle on se regarde en chiens de faïence,  
en attendant que l'on se jette les uns sur les au-  
tres, comme des chiens hargneux qui veulent se  
dévorer !

Voyez-vous cela d'ici ?... Un jardin splendide,  
idyllique, de belles allées ombragées, où des  
équipes d'horticulteurs remplacent les patrouil-  
les ; des berceaux où l'on vient en voisins le di-

manche, où jeunes gens et jeunes filles, que nul  
danger ne guette, mêlent fraternellement leurs  
rires, heureux d'être jeunes et de croire aux pro-  
messes de la vie. Des parfums, des fleurs, des  
abeilles dont le bruit de lyre dit le charme, la  
sécurité, le bonheur qui s'épanouit dans la paix,  
que ni la haine ni la méchanceté, ni la basse en-  
vie ne troubleront jamais. Un jardin où l'on ne  
voit même plus les classiques militaires effeuil-  
lant des marguerites avec des bonnes d'enfants !  
Voyez-vous que cet exemple soit suivi et qu'un  
jour, entre tous les peuples... Ah ! désirons-le  
loyalement, franchement. Les bons sentiments  
sont contagieux comme les autres. Les jeunes  
gens de vingt ans n'ont pas été mis au monde  
pour la boucherie. Bénis soient les peuples qui  
mettent entre eux une barrière de fleurs, ils don-  
nent un bel exemple au monde. Grâce à eux, un  
jour viendra où la parole du Maître sera peut-  
être observée : « Aimez votre prochain comme  
vous-même ». Votre prochain, c'est-à-dire tous  
les hommes, sans aucune restriction.

Prosper.

## AH ! CES DAMETTES !

LE père Panchard est dans tous ses états  
depuis que son fils, ce galopin d'Héri-  
bert, courtise la première au syndic !  
Pas qu'il aie quelque chose de reprehensible à  
arguer contre cette fille, non bien loin de là,  
mais c'est une damette ! A quoi, diable, pour-  
rait-on l'employer à la ferme ? C'est tout juste  
bon à enfiler des perles et à porter les modes, et  
pouf l'envoyer porter aux cochons ou donner le  
« léchon » aux vaches, bernique ! Que faire en  
bas de soie et talons hauts ?

Et le plus fort c'est que ce crapaud de gamin  
prétend être son maître, être libre de ses actes !  
Ne lui a-t-il pas l'autre jour répondu qu'il n'hé-  
siterait pas à aller chercher fortune ailleurs si  
on ne le laissait pas libre de choisir sa femme !  
Fallait qu'il aie rudement mordu à l'hameçon  
pour parler ainsi, lui si obéissant d'habitude.  
Elle avait su s'y prendre la mâtine !

Aujourd'hui encore il l'a vue qui attendait  
Héribert à la barrière du coin, et celui-ci n'a pas  
raté l'occasion de lui décocher une de ces ceilla-  
des à vous retourner les sangs ! C'est y Dieu pos-  
sible de se laisser « emberlificoter » de pareille  
façon !

Le père Panchard ne sait plus à quel saint se  
vouer et c'est en maugréant tout bas qu'il va  
« gouverner ». Déjà le foin emplit les crèches,  
inonde le muffle des vaches. Le temps de rincer  
les « seillons » et le voilà fin prêt pour mener les  
bêtes à l'abreuvoir, tandis qu'en grinçant de tous  
ses essieux un char lourd de betteraves pénètre  
dans la cour, semant la panique parmi la vo-  
laille. C'est le fils :

— Voilà le dernier voyage, j'ai tout rentré !

— Bon ! Va manger un morceau et puis tu  
viendras me donner un coup de main à l'écurie.

— Avez-vous donné à manger aux vaches ?

— Oui. Il n'y a plus qu'à sortir le fumier  
et traire.

— Entendu !

Et Héribert, la vareuse jetée sur l'épaule, en  
sifflant se mit à dételer Finaude. Puis l'ayant  
ramenée à son écurie et soignée, il s'en fut cas-  
ser un « croûton ». Un quart d'heure plus tard,

du pas de l'homme satisfait, il s'en retourne vers les étables où son père lui cède bientôt la place au tabouret et le lait gicle, mousseux dans le « seillon »...

Les heures passent et le repas du soir déjà s'achève. Héribert enlève sa chemise, cure ses ongles. Maintenant penché sur le bassin de la fontaine, la tête recevant à plein jet l'eau fraîche, il se frotte vigoureusement la face.

Cependant les parents attablés parlent des fréquentations du fils. La mère essaye de les excuser, de les légitimer même. Mais le fermier n'est pas de ceux qui se laissent facilement influencer. Pour lui, Héribert est un autoritaire, une mauvaise tête et jamais, « au grand jamais » il n'autorisera ce mariage ! Il faudrait être fou ou saoul pour le faire !

— Du reste, ajoute-t-il, c'est dans son intérêt.

— Pas sûr, lâche le jeune paysan.

— Comment ? Qu'est-ce que tu dis ?

— Je dis que je suis libre de prendre la femme qui me plaît et ce n'est pas vous qui m'en empêchez.

— Eh ! bien oui, c'est moi, parce que je ne sais que faire ici d'une propre à rien, et ta damette en est une !

— Elle est peut-être aussi fortunée que nous.

— Possible, mais pour moi, l'avoir compte à partir de l'épaule au bout des doigts. A quoi cela te servira-t-il d'avoir une femme qui t'apporte dix ou vingt mille francs et ne sache pas même faire ta soupe !

— Je dis pas ! Je dis pas ! Mais c'est pas le cas.

— Qu'en sais-tu ? On voit tout en rose pendant qu'on fréquente et puis ça change une fois marié. Allons ! Aie un peu de jugeotte, que diable !

— Il n'est pas question de changer d'idée maintenant. On s'est promis.

— Ah ! vous vous êtes promis, eh bien moi, je n'entends pas que ces épousailles se fassent, sinon tu iras manger ton pain ailleurs. Je commence à en avoir assez de te voir prendre des allures de maître ici. Je ne vais pas par trente-six chemins : ou tu quittes cette pédante et alors tu restes à la ferme ou tu la gardes et tu vas chercher fortune ailleurs ! réfléchis !

— C'est tout réfléchi. Je m'en irai.

Et saisissant son paletot, il s'enfuit. Les deux vieux fermiers, presque des vieillards se regardèrent consternés. Ainsi donc leur petit leur préférerait une femme, les abandonnait ainsi à la porte de l'hiver ! Pour aller où ?

Ils se prirent à pleurer...

\*\*\*

Des jours, des semaines passèrent. Héribert travaillait maintenant chez un paysan de Conthey et pouvait tout à son aise, le dimanche, retrouver la Justine, sa promise.

Cela avait bien été au début et la fille du syndic, fière de la décision prise par son amoureux, s'était dépensée en amabilités, pensant que les Panchard reviendraient sur leur mise en demeure.

Mais le temps s'écoulait et rien encore n'était venu atténuer l'orageuse explication. L'amour c'est beau, mais il faut de l'argent, une situation du moins pour le faire s'épanouir. Or, Héribert n'avait plus rien de tout cela. Hors de la ferme, il devenait un simple ouvrier de campagne à cinquante francs par mois, nourri, logé et blanchi. Que faire avec cela ?

Mais, fine mouche, elle ne laissait encore rien transparaître de ce débat intérieur. Peut-être que le temps modifierait les choses, atténuerait la vindicte paternelle.

Puis ces illusions une à une s'effritèrent. Le morne silence des fermiers de Crête-Longue était assez explicite, et ils avaient engagé deux nouveaux domestiques. Cela prouvait bien des choses.

Dès lors, elle afficha son véritable tempérament, disputant pour des riens, tant il est vrai que les femmes ont toujours deux caractères : celui qu'elles font voir et celui qu'elles ont en réalité.

Puis vint l'abbaye du tir ; il y eut bal au village et le fils Panchard arriva comme d'habitude chez le syndic, l'après-midi une fois son travail terminé. La Justine n'y était pas. Ahuri, ne comprenant rien à cette absence, il allait repartir quand il l'aperçut qui dansait là-bas sur la place.

Tout son sang reflua. C'était donc ainsi qu'elle le récompensait d'avoir abandonné ses parents : ah ! bien, elle apprendrait à le connaître !

Il bondit sur la place, écartant à coups de coudes les danseurs. Puis rivé au plancher, le regard fixé sur la Justine, il dit :

— Que fais-tu là ?

Elle, dédaigneuse, hausse les épaules et avec un brin de moquerie dans la voix, répond :

— Ce que je fais ? Mais tu le vois bien, je danse et ce n'est pas toi qui va m'en empêcher, j'imagine.

— Pourquoi pas ?

— Eh ! bien, parce que je ne te reconnais aucun droit sur moi. Nous ne sommes tout de même pas encore mariés. Et si tu n'es pas content tu n'as qu'à aller ton chemin.

Ils étaient maintenant près de la buvette. La danse avait repris. On ne faisait plus attention maintenant à cette querelle d'amoureux. On les avait oubliés. La joie reprenait ses droits.

Lui, haletant, la poitrine gonflée de rage contenue, ne sait plus quelle contenance prendre tant il est agacé d'avoir été si indignement trompé. Elle, au contraire, semble se jouer de cette douleur qu'elle avive encore par son attitude de reine outragée. Ils se défont presque.

Puis Héribert redresse le torse, semble reprendre possession de lui-même et... brusquement s'en va laissant toute pantoise la fille au syndic « qui n'en croit pas ses yeux ».

\*\*\*

Les Panchard ne forment à nouveau qu'une seule famille, plus une encore qu'auparavant, car le fils ne pense plus à ces « fabioleries d'amourettes ».

Et ne tentez pas de lui vanter les mérites d'une femme si belle ou bonne soit-elle, car invariablement vous vous attireriez cette réponse :

— Fiche-moi la paix avec cette engeance ! Ça ne vaut pas la corde pour se pendre !

Joseph Décaillet.

**Rayon d'art.** — Chose entendue. Au « rayon d'art » d'un grand magasin de la rive gauche, une dame armée d'un face-à-main tombe en admiration devant un tableau tout encadré. Sur un fond bleu, six danseuses roses sont figées en des poses conventionnelles.

La dame demande le prix. Elle l'accepte... Mais elle voudrait — naturellement — un « pendant » à cette œuvre d'art. Le vendeur, empressé, fouille dans le casier « danseuses » et sort une toile de même taille, au cadre semblable, où l'on voit, sur un rideau gris, deux ballerines peintes avec minutie.

— Comme dimension, ça irait, dit la dame ; seulement, six danseuses d'un côté, deux de l'autre, ça manquera d'équilibre !

— Oui, réplique le vendeur, tenant les chefs-d'œuvre à bout de bras, comme pour les soupeser ; mais de ce côté-ci, elles sont bien plus grosses !

## MÉDECINE

**I**NDEPENDAMMENT des braves gens qui viennent chez le pharmacien demander une portion pour une potion, de l'absolution pour de la solution, du baume de poils de coq pour du baume Opodeldoch, de la colle crème, pour du cold cream, de l'eau de malice pour de l'eau de Mélisse, de l'huile Henri V ou de l'huile d'hérisson pour de l'huile de ricin, des forcicules de séné pour follicules, du sirop de saleté pareille pour salsepareille, du sang de dragon pour sandragon, de l'examen de contrat pour semen-contra, de la surface des Indes pour du sulfate de zinc, de la peinture idiote pour teinture d'iode, de la basilique bourriquée pour vaseline boriquée, il y a ceux qui viennent, faisant complaisamment les commissions de leurs voisins, avec des bouts de billet conçus dans ce genre : Une ceinture de chaos de choux, de l'or-

dure de pot-assomme, de l'eau d'ânon, pour du Laudanum, du lierre Thérèse, pour lierre terrestre, de longs gants de six trains pour onguent citrin, de l'argot de seigle pour de l'ergot de seigle. Il en est qui demandent de l'essence de poturon pour des semences de potiron, du père Amidon pour du pyramidon, du choral pour du chloral. D'autres disent : Je me suis déplacé un tendron pour un tendon. Un médecin m'a raconté que l'un de ses clients, auquel il venait de déclarer : « Vous avez une angine couenneuse », était devenu rouge d'humiliation et de colère et lui avait répondu : « Moi, je ne vous ai jamais manqué de respect, docteur, et ce n'est pas une raison parce que vous êtes plus instruit que moi, pour me considérer comme une couenne. Je n'en suis pas une. J'ai de l'angine, c'est possible, puisque vous me le dites, mais pas celle dont vous parlez ; non, Monsieur le docteur, non. »

La médecine a bien ses petites gaîtés : c'est ainsi qu'une inflammation du péritoine devient quelquefois une déflagration du père Antoine, un homme sanguin, un homme sanguinaire, etc.

En lisant cette énumération fantaisiste, vous avez peut-être souri avec incrédulité, j'en ai passé et des meilleures ; demandez à votre pharmacien et vous verrez.

Patar.

**Opération financière.** — Par une chaleur écrasante, deux juifs marchent d'un village à l'autre. L'un porte une pesante fourrure dont il est fort incommode.

— Est-ce que tu peux me prêter cinquante francs ? demande-t-il à son compagnon de route.

— Jacob, ne te fâche pas, je te prêterai cinquante francs si tu peux me donner un gage.


— Prête-les-moi sur ma fourrure, mon cher Lévy.

— Très volontiers.

Jacob prend les cinquante francs. Lévy prend la fourrure et, arrivé à destination, Jacob dit à Lévy :

— Voici tes cinquante francs, rends-moi ma fourrure !

## UN DOMAINE SERA VENDU

 N'a su l'histoire que le soir, à la pinte. Ils étaient là quatre ou cinq — tous jours les mêmes — qui buvaient leurs décrets, quand le syndic a déclaré en baissant la voix, comme pour une mauvaise nouvelle :

— Alors, paraît qu'on va vendre la ferme aux Bolomey...

Les quatre ont eu un saisissement. Bien sûr, on savait que Bolomey ne faisait pas ses affaires ; mais on ne pensait pas que c'était à ce point. Et tout de suite, la *Feuille des Avis officiels* qui annonçait la chose a circulé entre les tables : « ...Mercredi prochain sera vendu par ordre, le domaine Bolomey comprenant... »

Suivait toute l'énumération.

Le soir, les hommes ont raconté ça à leurs femmes. Et le lendemain, naturellement, tout le village le savait.

\*\*\*

Puis, le jour de la vente est venu. Le cœur étreint d'une peine inexprimée, Bolomey a voulu fuir dans la campagne vide pour ne pas voir « ça ». Les gens qui l'ont rencontré ont dit qu'il avait l'air tout chose.

Pauvre bougre...

Il répétait : « En route », mais ne pouvait se décider à partir. Les tuiles de sa ferme miroitaient au fond du val, à travers les branches. Et partout, sur le versant de coteau, il revoyait ses cultures, ses sillons, ses haies vives. Là-bas, les rigoles creusées par lui le dimanche matin, avant le culte, pour l'écoulement des eaux de pluie ; et le taillis défriché ; et les deux grands herbages, juste cause d'orgueil. Son père avait été réduit à les envier... mais lui — lui — il en était le propriétaire. La dot de sa femme les avait payés, et pas cher encore. Nulle part ailleurs, le bétail ne prospérait pareillement ; il était rare de trouver une exploitation en meilleur état. Pas un buisson, pas une morte de gazon où il n'eût sué, où il n'eût joui, dans ce labeur cupide et passionné qui fait du paysan l'amant et l'esclave de son coin de terre.